

## LESSOUTO.

*Lettre de M. COILLARD.*

Léribé, 16 septembre 1869.

Messieurs et chers Frères ,

Votre lettre nous annonçant la cession de Motito et de Mamousa à la Société de Londres ne nous a pas surpris, mais nous a émus. Les scènes de notre départ de Mamousa se sont retracées à notre souvenir avec une force irrésistible. Nous entendions encore les Koranas nous supplier, les larmes aux yeux, de ne point les abandonner, et nous nous figurions la douleur qu'ils éprouveront en voyant définitivement brisés les liens qui les attachaient aux Eglises de France. Cependant, quelque pénible qu'elle soit, nous ne pouvons méconnaître la nécessité de la grave mesure que le Comité a dû prendre après beaucoup d'hésitation.

Un des plus doux souvenirs qui nous restent de notre mission dans le Nord, c'est la piété des Koranas. Leurs huttes ne sont pas, comme celles des Bassoutos, entourées de cours où ne pénètrent pas les regards du public ; là, la hutte ne se compose que de quelques perches fichées en terre, recourbées en dôme et couvertes de nattes. C'est là que la famille dort, que la cuisine se fait, que l'on s'assemble pour causer. Donc, suivre à la lettre le précepte du Sauveur, entrer dans sa chambre, fermer sa porte pour se recueillir et prier n'est pas possible. Mais Dieu est partout dans le vaste temple dont le firmament est la voûte, et c'est là que chaque jour, et souvent dans la journée, le pieux Korana va, sous quelque mimosa solitaire, se retremper dans la communion de son Père céleste « O ile sethlarig », littéralement : « Il est allé sous l'arbre », est une expression usuelle parmi ces gens pour dire qu'un tel est allé prier. C'est ainsi qu'on vous assure qu'une personne persévère dans la foi, parce qu'on la voit fréquenter assiduellement l'arbre dont elle a fait son lieu se-

cret. Pendant ma maladie, ces bonnes gens consolait ma pauvre femme en lui disant : « Nous ne cessons d'aller sous nos arbres : Dieu nous exaucera et rétablira son serviteur. » Et Dieu, dans sa bonté, les a entendues, ces prières qui sanctifient le désert et ses bosquets de mimosas.

Ces parages-là ont aussi leurs orages politiques. Le gouvernement de la république du Transval a fait de nouvelles limites pour agrandir son territoire, mesure inique s'il en fut, qui enlève aux Batlapis et aux Koranas une grande partie de leur pays, et va contraindre ces tribus à se retirer devant les flots envahisseurs des implacables ennemis de la peau noire.

En quittant Mamousa, nous croyions que la convention d'Aliwal nous avait rouvert le chemin de notre station. Les lettres particulières que nous recevions du Lessouto favorisaient notre illusion. Illusion ! en effet, car un terrible désappointement nous attendait. Notre voiture était encore engagée dans les sables du Calédon, au gué de Léribé, que je reçus du « commandant », dont la présence ici rappelle encore le joug de l'Etat-libre, un document officiel protestant contre notre retour, et nous interdisant la station. Je répondis que si, dans les circonstances actuelles, il ne nous était pas permis de retourner chez nous, et de reprendre notre œuvre d'une manière permanente, je ne pouvais supposer qu'on nous interdit de visiter notre troupeau délaissé. Le commandant fit son rapport à qui de droit, demanda des instructions : il le devait. Nous, après en avoir conféré avec le chef, nous résolûmes de passer outre, et de rentrer dans notre station à tout risque. Ne nous demandez pas ce que nous éprouvâmes en nous retrouvant, après quatre ans d'exil et d'agitation, mais comme des étrangers et des voyageurs, sous le toit de notre chaumière délabrée. Tous les chrétiens avaient été chassés de l'endroit, de sorte que le soir, quand nos visiteurs de la journée nous avaient quittés, nous restions seuls avec les sombres souvenirs du passé et le silence

de la désolation. Malgré notre profonde tristesse, nous ne pûmes pourtant que tomber à genoux pour remercier et bénir celui dont les voies sont souvent mystérieuses, mais dont l'amour ne change point.

Le voyage nous avait fait à tous beaucoup de bien ; mais je me sentais faible encore. Aussi, après nous être reposés quelque temps, nous allâmes visiter Berée, Thaba-Bossiou, Morija et Maboïele. Ce fut une douce joie pour nous que de revoir des frères et des sœurs bien-aimés, après toutes nos afflictions. C'est étrange, comme quelques-uns des nôtres vieillissent et comme les têtes grisonnent. Mais nous sommes tellement habitués à nous savoir au grand complet, et chacun paraît si nécessaire à la place qu'il occupe, que nous ne pouvons envisager la possibilité d'un vide parmi nous. Aussi ce fut un coup de foudre quand, à notre retour à Lérivée, nous reçûmes la nouvelle de la maladie, de la mort et de l'ensevelissement d'un des plus jeunes membres de notre famille missionnaire, Mme Casalis ! Elle, que nous venions de quitter si fraîche, si jeune, si bien portante, si gaie, si heureuse ! Qui l'eût dit ? Sa simplicité, son amabilité, l'élasticité de son caractère, semblaient répandre un parfum de bonheur tout autour d'elle. Le triomphe de sa mort n'a été que le couronnement de cette belle vie dont le peu que nous avons vu nous avait tant frappés. Ce départ pour le ciel, si soudain, si glorieux, produisit dans nos quartiers une grande impression. — On s'en demandait les détails, on se répétait les paroles que notre bienheureuse sœur a prononcées pendant sa courte maladie ; et puis on pleurait, non pas pour elle, car « bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur, » mais avec notre ami et ses petits orphelins, avec ces parents éloignés, dont une telle nouvelle va briser les cœurs.

Ce qui nous réjouit surtout dans notre voyage au Lessouto, ce fut de juger par nous-mêmes des progrès que le règne de Dieu a faits pendant ces dernières années. C'était un spectacle tout nouveau et digne des anges que de voir à Bérée

comme à Thaba-Bossiou, des foules accourir de tous côtés, avides d'entendre la bonne nouvelle du salut, encombrer l'église, et, faute de place, former en plein air une seconde assemblée à laquelle il fallait bien aussi administrer le pain de vie. Et puis, ces centaines de candidats au baptême, et, parmi eux, des Manshoupa! Ce sont là des triomphes éclatants de la grâce de Dieu.

Nous avons fait le plan, en retournant à Lérivé, de faire une tournée d'évangélisation, et de visiter autant de villages que possible entre les rivières Putiatsana et Tlotse, qui font partie de notre district. Quelques-uns de nos chrétiens vinrent à notre rencontre pour s'associer à nos travaux. Tous les jours, nous tinmes des réunions dans différents villages, partout nous reçûmes un bon accueil et réunîmes bon nombre de gens. Un samedi, nous arrivâmes trop tard sur les bords de la rivière pour la traverser sans danger, et force nous fut de dételer loin de tout village. Le lendemain, nous allâmes à cheval pour évangéliser. Nous avons pensé à un village central, et, en nous y rendant, nous nous efforcions d'emmenner avec nous autant de monde que possible. En y arrivant, nous n'y trouvons personne, si ce n'est quelques vieilles femmes qui nous apprennent que tout le monde est allé à la prière. Cela nous étonne, nous passons outre, donnons de l'éperon, gravissons un coteau, puis un autre, tournons une montagne, et voilà que tout à coup des chants de cantiques retentissent à nos oreilles. Nous nous arrêtons muets d'étonnement, cherchons des yeux, et apercevons bientôt là-haut, au pied du rocher qui couronne la montagne, la congrégation qui chante les louanges de Dieu. Déseller nos chevaux, gravir la pente escarpée de la montagne, ce fut l'affaire d'un instant. Nous nous glissâmes sans bruit derrière l'assemblée. Là, se trouvaient à peu près deux cents personnes qui écoutaient avec recueillement la prédication de Silas, l'évangéliste de Cana. Il parlait sur la nouvelle naissance; je fus très-édifié, et j'ajoutai peu de chose à cette exhortation si pres-

sante. Voilà l'œuvre qu'accomplissent nos évangélistes du Lessouto. Si Silas n'avait pas été à Cana (1), ce n'est point le doux son de l'Évangile et le chant des cantiques que nous y eussions entendus, mais bien probablement le bruit de fêtes païennes. Que de fois nous avons été surpris d'entendre les pâtres dans les vallées et les jeunes filles dans les villages éloignés de toute station, chanter quelques-uns de nos plus beaux cantiques sur des airs populaires.

C'est ainsi que les vérités religieuses, portées sur les ailes de la musique, font leur chemin parmi nos Bassoutos, et se répandent au loin.

Voici déjà quatre mois que nous sommes de retour à Léribé. Les autorités de l'État-libre ont jugé bon jusqu'à présent d'ignorer notre présence ici, et, quelque pénible que soit à tous égards l'incertitude de notre position, nous bénissons le Seigneur de ce temps de répit. Hélas! l'orage gronde encore dans le lointain. Nous ne pouvons naturellement nous occuper d'aucun travail matériel, et nous regrettons un temps précieux qui pourrait être activement employé à l'établissement de notre station. La chapelle que nous bâtions pendant la guerre n'est qu'une ruine, et nous tenons les services et l'école en plein air. Dans cette saison, où les vents soufflent presque sans relâche, l'école est pour tous une rude corvée, et le dimanche n'est plus une fête. Nous ne pouvons compter pour l'école que sur les enfants des chrétiens, et pour les services que sur ceux qui ont vraiment faim et soif de l'Évangile. Que sera-ce dès que commencera la saison des pluies, ou en été, lorsque le soleil sera brûlant? Quand le temps est beau, nous avons de nombreux auditeurs. Notre troupeau est animé de beaucoup de zèle. Depuis mon retour, je n'ai eu aucun cas de discipline à régler. L'union, la responsabilité et les vexations auxquelles nos

(1) Cana est à quelque distance de l'endroit dont je parle. Silas faisait alors une tournée d'évangélisation.

chrétiens n'ont cessé d'être en butte, ont été leur sauvegarde. Je trouve dans les hommes de précieux auxiliaires pour l'évangélisation de l'immense district commis à ma charge.

Nous avons déjà mis quelque régularité dans nos courses. Chaque vendredi, ou tout au moins une fois la quinzaine, nous répartissons le travail et entendons ce qui a été fait. Ces réunions sont parfois pleines d'intérêt. L'autre jour, c'étaient Johanne et Nathanael qui nous édifiaient par le récit de leur tournée dans les quartiers de Boutabouté et Makhoakhoeng. Joas et Elisha, deux jeunes gens chrétiens, les avaient accompagnés. Après avoir visité plusieurs villages, ils arrivèrent chez un des fils du chef. On y avait fait force bière, et l'on dansait ; mais, à leur arrivée, on se réunit en foule pour entendre ce qu'ils avaient à dire. S'emparant de l'idée que nous sommes des voyageurs ici-bas, des voyageurs égarés, ils exhortèrent leurs auditeurs à suivre le guide qui veut nous conduire dans le pays des bienheureux, notre vraie patrie. Cela intrigua fort certains vieillards auxquels le son de l'Évangile n'était pas familier « Ils vinrent nous trouver dans la nuit, » racontent nos évangélistes, « et le lendemain encore nous firent questions sur questions. « Quel est donc, » nous demandèrent-ils, « cet homme charitable qui peut seul nous guider? « Que pourrions-nous lui offrir? Accepterait-il nos brebis et « nos chèvres? Nos bœufs et notre blé le satisferaient-il? — « Non, mes frères, le blé que nous mangeons c'est lui qui « le fait croître, c'est son blé à lui, nos chèvres, nos bre- « bis, notre bétail, tout lui appartient; nous trayons ses « vaches, nous nous revêtons des peaux de ses moutons et « de ses bœufs. Il nous a prêté, comme un bon roi, tout ce « que nous avons. Les pâturages sont à lui, la pluie est à lui, « tout est à lui. » — « Oh! qu'il est grand! qu'il est puis- « sant! Est-il donc comme le soleil? — Non, mes frères, il est « bien plus grand, car c'est lui qui a fait le soleil et qui l'a « placé dans le firmament. Son nom c'est Jésus, c'est le Fils

de Dieu. » — C'est dans ce quartier populeux que je désire beaucoup, malgré notre petit nombre, occuper un évangéliste. Tikika et Johanne Lekomola, placés pendant mon absence, et maintenant sous mes soins, font l'un et l'autre une bonne œuvre, au milieu de difficultés qui nous sont communes. Des réunions générales, que nous avons déjà eues avec eux et leurs gens, et que je me propose d'avoir régulièrement tous les deux ou trois mois, ont été extrêmement intéressantes et bénies.

A l'une de ces réunions, l'évangéliste de Tsikoane nous fit sur Ananias et Saphira une excellente méditation, riche de pensées et d'expériences chrétiennes. Elle fut suivie d'allocutions pleines d'à-propos et de ferventes prières. Vous savez que parmi nos catéchumènes se trouvent plusieurs femmes de polygames. Les tentations et les mauvais traitements auxquels ces pauvres femmes sont exposées, vérifient pleinement ces paroles du Sauveur que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu ; mais en voyant leur constance, leur foi, leur courage, je me rappelle aussi cette autre parole, qui leur est bien applicable, que le royaume de Dieu est forcé, et que ce sont les *violents* qui le ravissent » Je ne saurais trop les recommander aux prières de nos frères de France. — L'opposition à l'Évangile a repris ici une nouvelle vigueur de la part de certains gens. Mais c'est une preuve que le règne de Christ avance et que l'ennemi tremble dans sa forteresse vermoulue. En effet, bien que nous ne voyions pas les âmes se convertir en masse, nous avons la conviction qu'un travail intérieur se fait tout autour de nous. La semence germe, secrètement peut-être, mais elle *germe* : qu'il vienne une ondée, et nous la verrons briser les mottes et pousser. Nous sommes dans l'attente.

Il se manifeste de tous côtés une soif d'instruction que nous ne pouvons pas satisfaire. Nous avons reçu dans notre maison quelques garçons, fils de petits chefs, que leurs parents désirent faire instruire ; nous avons dû à regret en refuser plusieurs.

Et c'est dommage, car les catholiques et les puséistes seraient trop contents de leur ouvrir leurs portes. Il nous vient aussi des jeunes gens, des hommes païens de tous côtés, nous demandant des livres. — « Savez-vous bien lire? — « Oui monsieur. — Vraiment? voyons un peu... Mais qui donc « vous a enseignés, car nous ne vous voyons jamais ici? — « Un jour je reçus d'un tel un tableau de lecture, un abécé- « daire, que j'ai déchiffrés, et aujourd'hui je sais lire? » Voilà une conversation qui se répète chaque semaine. Condamnant en principe le système de donner, d'un autre côté ne pouvant obliger tout voyageur passant à *acheter* un livre qu'il n'apprécie pas encore assez, nous nous sommes avisés de *prêter* des livres; j'ai inscrit soigneusement les noms des individus et des villages, et, dans nos courses d'évangélisation, nous nous en ferons rendre compte; ce sera une « porte ouverte. »

Je ne voudrais pas terminer cette lettre sans nous recommander, nous et notre œuvre aux prières ferventes de ceux qui ont à cœur l'avancement du règne de Dieu. Demandons que l'orage que nous redoutons soit écarté; qu'il nous soit accordé de rester dans notre station, et d'y consacrer encore de longs jours à prêcher la bonne nouvelle et à édifier le peuple de Dieu.

Votre dévoué frère en Christ.

F. COILLARD.





---

---

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

## INDE.

### TRAVAUX D'UN MÉDECIN MISSIONNAIRE.

Un ancien élève de la Société des missions médicales d'Edimbourg, le D<sup>r</sup> Collin Valentine s'est acquis dans l'Inde, à Jeyporé, résidence d'un des Rajahs du Radjpoutana, une position tout à la fois brillante et très utile à la cause des missions protestantes. Appelé par ce souverain à des fonctions que nous appellerions en France « le ministère de l'instruction publique, » il a pu, tout en continuant à pratiquer son art fonder un collège, une école des beaux-arts, un musée, une bibliothèque publique et donner, en outre, une puissante impulsion au développement de l'esprit public comme à celui de l'industrie et du commerce.

Dernièrement, sur la demande d'un missionnaire américain de Furrukhabad, le D<sup>r</sup> Valentine a tracé une esquisse historique de ses travaux que nous sommes heureux de pouvoir faire passer, par extraits du moins, sous les yeux de nos lecteurs. Elle se distingue, à plusieurs égards, des récits d'excursions missionnaires que nous avons souvent à reproduire, et jette un jour nouveau sur certains côtés des mœurs indoues. Cédons la parole au docteur.

« Arrivé dans l'Inde en novembre 1861, dit-il, je fis, peu de temps après, en janvier 1862, mes premières tournées médicales dans les environs de Beawr, (qui font partie du Radjpoutana britannique). Voici comment les choses se passaient